

## **AVANT-PROPOS**

par Maurice DELCROIX (Anvers)

### **Philosophie de la synthèse. Situation de l'officiant**

Pour clôturer le colloque de Bruxelles, si bien organisé jusque-là, la synthèse m'en fut confiée. Elle se retrouve aujourd'hui avant-propos. C'est dans l'ordre. Peu modifiée pour l'essentiel, sans recours nouveau aux communications qui l'inspirèrent, elle n'a valeur que d'improvisation, permettant de poser à nouveau les questions qui vinrent dès ce moment à l'esprit: une synthèse est-elle bien nécessaire? Est-elle souhaitable? Est-elle possible?

Assurément, répondra-t-on, sous peine de compromettre tout effort de connaissance; la pensée ne peut démissionner devant ses apories, ni la rationalité se détourner frileusement de l'irrationnel son objet. Mais seulement si nous continuons sans cesse à recommencer l'opération, ensemble, d'un colloque, d'une publication à l'autre. Que la synthèse soit toujours à refaire ne dispense pas toutefois de l'amorcer. On a connu suffisamment de trahisons des clercs sans y ajouter la trahison laïque.

Car s'il y eut parmi nous un absent, ce fut le clerc, quelle qu'eût pu être, aux deux sens du terme, sa confession. Aurait-on imaginé, vingt ans plus tôt, un colloque comme celui-ci qui n'aurait pas eu son aumônier? Officiants du verbe, nous aurons dit le sacré sans vocation d'exception, lévites seulement d'un cérémonial de fantaisie. Mais n'est-ce pas le propre de notre temps de disputer le sacré au sacerdoce et d'en fonder la réalité dans l'imaginaire humain? Aujourd'hui, le sarcasme de Voltaire – "Si Dieu nous a fait à son image, nous le lui avons bien rendu" – n'est plus un sarcasme.

### **Synthèse de la Philosophie. La petite sœur Herméneutique**

A défaut de prêtre, Marguerite Yourcenar eut ses fidèles. L'un d'eux fait cruellement défaut aujourd'hui. C'est à Yves-Alain Favre qu'il eût fallu demander la synthèse, s'il ne s'était tu pour toujours. Il en avait la puissance naturelle et l'exercice permanent. A chacun de nos colloques, il

était l'ordre, la clarté, l'équilibre – il le semblait du moins; mais plus d'un avait surpris dans son regard le vertige furtif de la difficulté d'être et des contradictions intérieures. Faut-il s'étonner que sa parole nous ait offert, sur les degrés du temple, une synthèse avant la lettre, une typologie proprement transcendente, qu'il ne restait qu'à concrétiser? Que la conscience du sacré, chez Yourcenar comme ailleurs, soit intimement liée à un sacré de la conscience, que ces deux consciences ne s'articulent véritablement que dans le rapport du sacrifice et du surnaturel, autant de raisons de croire en l'Homme, source et terme du sacré – et l'extase se révèle instable. Pour rendre compte de la perfectibilité de l'être, l'orateur l'organisait en hiérarchie : au-dessus de l'individu, le personnage; plus haut encore, et plus profond du même coup, le Soi, le for intérieur. Mais en homme averti des embûches du chemin, il conservait à l'expérience du sacré son caractère d'aventure incertaine, répétant après Zénon : *unus ego et multi in me*.

A cette pensée hautaine, Michel Dupuis devait offrir le relais paradoxal d'une herméneutique vouée au texte, mais désireuse de reconstruire l'ensemble des opérations par lesquelles une œuvre se communique. A l'arsenal tôt dégainé du philosophe ou du rhétoricien, il importait pour lui de substituer des voies plus secrètes de la catharsis. Ricœur et Lévinas convoqués de concert levaient un coin du voile : de l'orgueilleuse conscience du sacré à la sainteté agissante, du mystère à la simplicité, de la foi à la ferveur, de l'inconnaissable et dès lors de l'inutilisable à une plénitude qui se sache humaine et s'accepte comme telle, l'expérience du sacré s'humilie et se dépouille, le saint étant alors, en toute simplicité en effet, celui qui croit en Dieu. Et l'on voyait passer sur ce chemin à la fois clair et obscur, Valentine aux côtés d'Elisabeth de Hongrie, et même Nathanaël, pour qui n'exista qu'une Foy.

Patricia De Feyter en était-elle si loin lorsque, lectrice de Cioran, elle confrontait, pour les rapprocher, l'intellectuel et le naïf – Zénon et Nathanaël? C'est la dévotion aux rigueurs de la pensée qui fait du premier un profanateur prométhéen, que l'alchimie toutefois, fût-ce au départ de la froide dissection de l'ami mort, entraîne sur d'autres voies, tandis que Nathanaël se voue autant qu'il est possible à la béate ignorance qu'il partage avec nos frères inférieurs. Mais se nicher dans l'animalité humaine n'empêche pas le regard aigu, dût cette forme sensible de l'intelligence s'ingénier à faire obstacle aux intrusions de l'intellect autant qu'à panser les séquelles du destin.

## Une théologie négative<sup>[1]</sup>. Ordonnance du chaos.

En regard de l'analyse ou de la quête philosophique ou herméneutique, nos dialogues auront été, non certes avares de concepts, mais chiches en définitions élaborées, les premières un tant soit peu développées ayant été fournies par Mme Vazquez de Parga et nos amis Farrell, mais à l'occasion du dernier débat, c'est-à-dire un peu tard pour en faire bon usage contestataire. Il n'est toutefois pas impossible d'opérer ici certaines conjonctions.

D'autant que notre sacré s'était abondamment défini par la négative, et particulièrement comme ce qui ne se confond pas avec le religieux, a fortiori avec l'institution, et en particulier l'institution chrétienne. Signe des temps, mais aussi de l'intolérance yourcenarienne à toute domination spirituelle et de sa réticence à entrer dans quelque révélé que ce soit les yeux ouverts à l'adhésion. Quoi d'étonnant dès lors que nous ayons été confrontés à des termes apparemment peu religieux, comme *rébellion* – mais Yves-Alain Favre n'avait-il pas prévu que résignation et révolte peuvent cohabiter? –, comme *transgression* – celle des tabous archaïques (c'est l'inceste d'*Anna, soror...*) mais aussi des stéréotypes, ces frères inférieurs des rites. De là les divers paradigmes qui, à défaut de modèles, ont donné à nos débats une amorce de structure: sacré vs religieux, rite vs liberté, ordre vs transgression, etc. De là aussi cette idée qu'à l'égard du sacré la position yourcenarienne est *positive*, sinon positiviste, opposant sa détermination d'incarnation intégrale à toute consigne au demeurant diabolique, telle l'"*eritis sicut Deus*".

Ce qui n'empêchait pas Enrica Restori de proposer, d'Alexis à Nathanaël, un paradigme plus complexe et souplement mouvant, qu'elle interprétait comme un progrès existentiel: l'écriture qui s'enracine dans l'inceste est certes transgression; mais qu'elle se fasse sensible à la hiérophanie des rêves, qu'elle s'engage durablement dans son effort de transcender le temps, et elle se découvre religieuse, puisqu'elle relie tout ce qui fut et qui sera. La transgression s'infléchit peu à peu en transmutation et en translation, *Le Labyrinthe du monde* accomplissant sa parabole au plus profond de l'être. Synthèse, en quelque sorte, diachronique.

---

[1] C'est à Laura Brignoli qu'il revient d'introduire le terme. Voir *infra*.

### Au plus obscur du Labyrinthe. (Auto)biographie et sacré

On aurait pu craindre que notre colloque se disloque suivant qu'on s'en prenait, dans l'œuvre, aux souvenirs ou aux fictions. Mais Yvan Leclerc en 1986 – dans un raisonnement très apprécié par l'écrivain elle-même, nous dit Yvon Bernier<sup>[2]</sup> –, avait bien montré que, lorsqu'on s'appelle Yourcenar, on ne parle de soi que sous le masque ; et la critique contemporaine sait de mieux en mieux que l'autobiographie, plus encore que la biographie, n'est jamais que l'invention d'une vie. André Maindron et Camille Van Woerkum furent les seuls, à ma souvenance, à s'aventurer longuement dans *Le Labyrinthe du monde*.

André Maindron le fit avec tous les raffinements de la réserve, pour y confronter, l'une réelle, l'autre fictive, la première pieuse, la seconde sacrée, la mère selon la chair, la mère selon l'esprit. Parole acérée, qui ne tremble que lorsqu'elle fait apparaître sur ses autels la femme idéale: Jeanne est la ferveur nue, répondant au désir par le désir, au divin par le divin. Michel Dupuis et Pierre Vachon approuveraient sans doute. Dans cette œuvre de vénération, Eros profane, Eros sacré s'entendent à merveille pour broder une très précieuse guirlande pour cette Julie d'un autre temps. Mais Fernande n'en est pas moins la fée, wagnérienne à l'occasion, vierge et mère. Laquelle est l'infini? laquelle la servante du Seigneur? Devant l'indéfinissable, la délicatesse est discrétion.

Camille Van Woerkum a mis toute la minutie nécessaire à égrener comme un chapelet les miettes de l'enfance, mais c'était pour reconstituer le pain aigrelet dont fut nourrie l'âme curieuse de la petite Marguerite au temps du Mont-Noir et des Pâques fleuries, au temps de la solennelle communion de l'Eglise et de la puissance. L'interlocutrice de Matthieu Galey n'a-t-elle pas souligné l'importance que revêt, pour l'avenir d'une conscience religieuse, une éducation qui ne se ferme pas au sacré?

A les entendre l'un et l'autre, la conviction se renforçait pourtant qu'avec Yourcenar, le rapport "écrivain-œuvre", par nature indéniable, se révélait inconnaissable, sinon par présomption, hypothèses et associations approximatives, hâtives ou mesurées – les armes du biographe, une fois passée la récolte des documents.

---

[2] Yvan LECLERC, "Comment parler de soi?", *Il Confronto letterario*, suppl. au n° 5, 1986, pp. 81-90.

## Avant-propos

La présence active de l'esprit de famille en la personne de Georges de Crayencour, qui défendit la religion de ses pères avec l'ardeur d'un diable dans un bénitier, aurait pu orienter vers la religion de l'écrivain un débat qui s'était jusque-là résolument enfermé dans son œuvre. Mais le rapport vie-œuvre est le pire piège tendu par Satan. Dans le débat, quelque peu houleux à cet endroit, la voix d'André Maindron se fit à nouveau entendre, jupitérienne cette fois: ce qu'était le sacré, pour Marguerite de Crayencour, restait "son secret, et plus encore le secret de Celui qui est peut-être".

Mais l'heure n'était pas venue pour les yourcenariens du colloque de s'abandonner à cet orgueil de la connaissance humiliée que serait pour la plupart d'entre eux le silence. Ils peuvent certes convenir qu'il est dangereux de dire l'ineffable, surtout si les mots sont habiles; ils peuvent croire du même mouvement que les mots excessifs les empêcheraient de vivre, qu'il faut laisser à Yahweh le soin de l'inepelable (Edith Farrell). Mais comment se priver de parler humblement, comme en cachette, du Dieu ou du "démon" de Marguerite<sup>[3]</sup>, quand le biographe le fait si ouvertement?

On peut en tout cas rassurer le biographe : il sera lu, et bien plus que les autres, et plus que l'œuvre elle-même. Michèle Gossler, au demeurant, n'a pas besoin d'être rassurée. Elle sait que les biographies existent, et qu'elles sont toujours perfectibles ; que le biographe, pour être sacré tel, n'a qu'à croire, dirait Prévert, croire à ce qu'il fait, s'abandonner à son démon. Elle nous aura d'ailleurs montré qu'un biographe avait tout avantage à être bon lecteur, et même bon lecteur de lettres – de Belles-Lettres –, la récurrence, dans l'œuvre, d'un motif, d'une métaphore obsédante, étant sans doute la trace la plus parlante du Sujet dans l'œuvre, du Sujet à l'œuvre. Et l'œuvre est là, si riche qu'on s'y perd avec délice, œuvre au noir sans aucun doute, labyrinthe où la répétition autant que la variation peut elle-même égarer, mais qu'un être habite assurément, qu'on a le droit de nommer Yourcenar, puisque ce nom fut choisi à cette fin : Yourcenar ou Dieu ; *aut nihil* ; *aut ego*, l'énigme naissant de ce glissement perpétuel qu'aucun visage de fiction ne suffit à figurer. Chez Yourcenar, l'intérêt pour la transcendance, de même que la vocation douloureuse, sinon religieuse, sinon sacrificielle, sont des évidences

---

[3] "Le 'démon' de Marguerite" : c'est le titre d'une "note" peu connue de feu Georges DEJAIFVE, s. j., dans *Les Etudes Classiques*, L, Namur, 1982, pp. 209-224 – ce prêtre qui nous a manqué. Pris au sens grec, oscillant de l'ange gardien au caractère de l'individu, le démon y devient à l'occasion "démon de la connaissance".

incontestables. En revanche, l'association spinozienne proposée par Mme Goslar – *Deus sive natura* – demanderait par sa richesse même à être nuancée.

## Inventaires

Dans l'œuvre, la première tâche était sans doute d'inventorier. Yourcenar y incitait, elle-même ou par la procuration de ses personnages, dans les huit inventaires relevés par Jean Lacroix dans *Denier du rêve*, inventaires du passé au travers des objets, ou dans les pages tardives des "Trente-trois noms de Dieu", où le monde se découvre précisément sous ses formes les plus simples : Dieu caché dans les choses. L'objet, Jean Lacroix n'avait-il pas ouvert le colloque en montrant que son opacité l'offrait à la valeur symbolique, entre sacré et profane, le temps étant l'agent sacralisant? L'objet fétiche où se mire l'être et sa durée: miroir florentin ou même simple plant de tomate que l'alchimiste arrose à des fins de savante mesure; mais aussi le langage lui-même. Etaient-ils les outils d'une redécouverte du divin? La collection, toutefois, est innombrable, condamnée à disparaître, et pas seulement par son renouvellement même, ou par cette mort de l'être qui fait mourir aussi ses fétiches: "Un instant encore, regardons ensemble [...] les objets que sans doute nous ne reverrons plus" – c'est Hadrien qui parle, au moment d'entrer dans la mort (OR 514). Lorsque la mythologie devient panthéisme, l'éclatement du dieu le multiplie en l'éparpillant. Un nouveau paradigme, opposant l'objet naturel et l'objet culturel – l'objet du culte – dévoilait Yourcenar acharnée contre ce qui la sacralise elle-même pour nous: le monument de l'écriture. Entre l'œuvre et le vestige, et le fétiche, quelle différence, puisque la statue elle aussi retourne à l'informe? L'héritière du patrimoine n'avait-elle pas sa manière, définitive, de classer les souvenirs de famille?

Le geste simple, plutôt que l'objet, retenait Wim Bots par la manche, mais dans la mesure où ce geste conservait quelque chose de l'objet, de son humilité, détenant, en sa simplicité même, un sacré proportionnel à la valeur intrinsèque que l'homme est capable de lui découvrir. Et c'était l'occasion d'une nouvelle relation entre le sensuel, l'affectif et le sacré – corps, esprit, âme vivant en symbiose. Les choses purement belles sont solitaires et solidaires comme la douleur de l'homme, comme la pierre qui se brise en libérant la voix des choses. Dans cette perspective, la prière est geste, même si elle sacrifie au conformisme d'époque, telle celle de Marie. Et l'écriture elle-même est geste, comme celle de Jeanne, même si

## Avant-propos

sa vie plus que son œuvre donne le sentiment du parfait; ou comme celle de Marguerite dans “La séquence de Pâques” (EM 361-363). Pour Wim Bots l'impénitent Batave, comme pour son confrère du plat pays, le prieur des cordeliers, “la chose signifiée authentifie le signe” (OR 720). Pour abonder dans son sens, on pense à Jeanne, dans les dernières années de sa vie, “regardant ses mains lasses [...], s'étonn[ant] doucement du courage dont témoignent leurs gestes [...], préfér[ant] à tout cette simplicité des mains vides” (EM 361).

L'inventaire devait rester incertain pour Pierre Vachon, compte tenu de la grande pudeur de Yourcenar à l'égard du sacré, mais pouvait s'ordonner suivant le paradigme du nu et de l'orné, le dépouillement étant la condition paradoxale de l'enrichissement. En relèvent aussi bien Zénon “nu et seul, les circonstances tomba[nt] de lui comme l'avaient fait ses vêtements”(OR 766), qu'Hadrien se dévêtant devant son médecin : la nudité du corps disant plus que le corps. De même, Plotine et Jeanne sont soeurs par le souci de dépouiller et d'orner leur âme. Hadrien rend le sacré manifeste dans la splendeur des temples et des statues. Mais le même Hadrien, rêvant au seuil des terres inconnues, goûte le “sacré voluptueux de la vacuité”. Car le songe est le dépouillement extrême d'une existence qui cherche à se désencombrer de son passé – ici une pause pieuse, pour permettre à Freud de se retourner dans sa tombe...

Notre colloque, à défaut de prêtre, ne pouvait pas se passer de démon. Philippe-Jean Catinchi joua ce rôle avec brio, décelant dans *Anna, soror...* la déviation du Livre, généralisant ensuite une part de ses conclusions à cette vénération de la littérature qu'on pourrait croire soutenir l'œuvre yourcenarienne. Dans la progression narrative de l'histoire d'Anna et de Miguel, la Bible est d'abord le livre périmé, puis différé, jusqu'à ce que, blessure ouverte, il déchaîne l'inceste. Si l'on quitte le Livre pour les livres, le processus, moins virulent, garde néanmoins la même orientation. L'auteur, au long de sa carrière, mit plus d'un livre à mal, ceux de ses personnages et certains des siens. Ce qui est à sauver dans les livres, c'est le temps de leur lecture – avec, malgré tout, cette obsession du parfait que manifestent aussi bien la complaisance à la réécriture que les démêlés éditoriaux. En quoi le monument est à la fois sacrilège et sacré.

L'objet, le geste, l'écriture, sainte ou non, auraient trouvé place aisément dans la structure dynamique du sacré proposée par Edith et Frederick Farrell: est sacré, dirent les bons pasteurs, tout ce qui nous fait avancer vers l'union, et même l'amour, et même le sommeil, aussi bien

que les mythes et le sentiment de la transcendance. Encore faut-il trouver, pour dire ce sacré, des mots plus forts que les choses, des mots qui soient des noms. Pour Yourcenar, ce fut un effort de soixante-dix années, où ses personnages accordèrent leur procuration. Bien avant d'aligner jusqu'à trente-trois les noms de Dieu – le chiffre est aussi celui de l'âge du Christ, nulle part nommé dans la série –, celle qui convoque Zénon, une fois l'œuvre achevée, en répétant son nom à l'infini avait donné à un autre nom le tremblement d'une première dévotion amoureuse, à un autre encore, répété lui aussi, sa valeur d'incantation – semblable en cela, *horresco referens*, à la Colette des plus mauvais jours, la jeteuse de sort de *La Lune de pluie*, qui ne convoque que pour détruire. Mais dans l'amour comme dans l'extase, s'il importe de pouvoir dire, non tant, comme Eluard, "j'écris ton nom", mais "je connais ton nom", les vrais dieux n'en sont pas moins "ceux que l'on sert inconsciemment".

### L'Histoire au temps des dieux

Du simple au complexe: parlons de l'Histoire. Elle est bien le brassage des êtres et des choses, l'Histoire telle qu'elle s'écrit ordonnant le désordre même. Dieu s'y perdrait.

Erudition et pouvoir de syncrétisme – mot trop peu prononcé dans ce colloque. Il fallait une double aptitude pour interroger ces *Mémoires* qu'Hadrien se garda bien d'écrire, pour y distinguer, dans l'inventaire obligé – un de plus – qu'un empereur se doit de dresser des religions de son empire, la structure des adhésions et des rejets. Après le pseudo-Hadrien et Yourcenar elle-même, plus dissimulée que jamais, Rémy Poignault s'attaquait à cette autre synthèse qu'exige l'interpénétration de l'antique et du moderne. Certes, même si l'espace sacré ne se limite pas au religieux dans les *Mémoires*, les religions historiques y ont leur place : l'Hadrien continuateur, *deus sauter et non crucifixus*, accepte d'être dieu comme une façon plénière d'être homme, mais aussi comme une délégation de l'ordre jupitérien. Néanmoins, si mythologie, temples et rites laissent entrevoir le surhumain qui est dans l'homme, c'est que le sacré y prime sur les dieux, même dans cette religion de la nature que manifeste l'ascension à l'Etna. Les perspectives embrassées par l'observateur passaient elles aussi les bornes antiques: percevoir dans l'initiation mithriaque, non seulement la substitution de Mithra à Cybèle et le culte revigorant de la virilité militaire, mais aussi la vocation sacrificielle qu'Antinoüs partage avec Miguel et plus insidieusement avec celle qui voue le livre au feu, au canal ou à la boue du fossé, c'est affaire de savoir, mais aussi de savoir-faire, de ce savoir-faire et refaire perpétuel



que sous-tend dans notre histoire la “fonction fabulatrice” (Bergson). Le temple de la Société yourcenarienne de Tours peut affronter le temps : son fondateur est grand clerc et *pontifex* – si le mot signifie bien celui qui jette des ponts.

### O la triste histoire! (Verlaine)

Marguerite Yourcenar n'a pas reposé toute sa vie dans l'Elysée impérial. Passer à l'Histoire moderne, dans son œuvre, c'est passer au noir. Patricia De Feyter aurait encore sa place ici, qui opposait l'Histoire Sacrée et l'histoire profane – l'histoire de l'humanité n'est-elle pas appréhendée par certains comme la véritable évolution, qui va de l'une à l'autre?

Fort de l'apport de l'Histoire des mentalités à celle du sentiment religieux, Paul Pelckmans s'est interrogé sur les limites et les conformismes de la représentation que *L'Œuvre au Noir* donne du protestantisme et des guerres de religion: Marguerite Yourcenar n'aurait-elle eu à cet égard que des idées toutes faites, sans véritable vue de synthèse? Elle adjoint les lieux communs du marxisme sur les révoltes de pauvres aux sommaires clichés du XVIIIe siècle sur les naïvetés, sottises, folies et impostures du protestantisme et de l'anabaptisme, pour déconsidérer les uns et les autres. Paul Pelckmans l'a-t-il remarqué, la table a son importance – la table et la chair allant de pair – dans cet Amsterdam où Hilzonde reçoit somptueusement les pauvres, dans ce Münster où l'on mange les morts. Même la haute figure de Calvin n'est pas épargnée par cette cuisine du style: sobre seulement parce que Luther s'empiffre, son écuelle s'orne d'excellents poissons du lac. Même la poignante bonté de Simon Adriansen, par ailleurs respecté, se voit attribuée pour une part à la bière. Encore un coup du démon de Marguerite!

Brigitte Evano, de son côté, offrit la contrepartie du réquisitoire: la sacralisation de la nature dans *L'Œuvre au Noir* tend à résorber la différence du sacré au profane. Outre les influences franciscaines (cf. M. Dupuis), il faudrait compter avec la flamboyance d'un Giordano Bruno, dont le procès et les idées sur le passage du chaos à l'ordre apparaissent comme du Copernic aggravé à l'égard de la pluralité des mondes. D'autre part, l'hermétisme, ne fût-ce que par les images paisibles du triangle des sept biches et de l'arbre essentiel, a pu compenser fugitivement le noir même de la nuit.

Marie-Jeanne Piozza-Donati s'est appuyée sur la très impressionnante documentation que ses recherches sur les procès d'hérésie dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle ont pu rassembler pour examiner la théologie du prier des cordeliers, concluant à l'orthodoxie de sa vénération mariale et à l'hérésie de son testament spirituel sur la faiblesse de Dieu, l'une conforme à l'histoire et aux tendances de son ordre, l'autre en rupture de ban avec lui. Je me suis interrogé à mon tour sur le surcroît de sens que cette théologie gagnait à être narrativisée, et sur ce qu'elle devait aux genres contemporains du dialogue philosophique et du dialogue des morts comme à la litanie de la Vierge et à l'Ave Maria, et plus encore à leur transposition. A la faveur du dialogue amical entre croyant et incroyant, la transgression des stéréotypes religieux retrouve une liberté d'expression qui apparaît comme la condition de la ferveur: celui qui doute sauve Dieu par là même, fût-ce un Dieu comparable à celui de Supervielle au terme de *La Fable du monde* "O Dieu très atténué".

Paradoxe: pour avancer dans l'Histoire, avec Yourcenar, il faut reculer dans celle de l'œuvre. C'est dans *Denier du rêve* et l'Italie fasciste des années trente que Laura Brignoli aura mis en lumière la transformation des rites en routine, l'absorption des êtres dans une action qui ignore la transcendance et, avec Clément Roux et le passage de la première version du roman à la version définitive, la thématization d'un art sans véritable au-delà. D'où le sévère diagnostic de "théologie négative": pas de place pour le surnaturel quand le sacré naturel se perd dans le sacré institutionnel qui le dénature.

### **Histoire archétypale**

Mais l'histoire ne se passe pas toujours au lieu de son apparence. C'est à nouveau dans *Anna, soror...*, décidément très sollicité, que Blanca Arancibia décela une restauration paradoxale de l'union au sacré. Mais sa lecture s'aventura bien plus loin que la colonie du royaume de Naples à la charnière du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'inceste, comme transgression d'un tabou, relève du rapport archaïque que l'érotisme entretient avec le sacré. La parenté que ce rapport implique avec la mort menace la parenté elle-même dans sa continuité – d'Eros à Thanatos. Chez Yourcenar, l'union d'Anna et de Miguel n'est pas seulement androgynie, conciliation des contraires, mais hiérogamie, gémellité cachée, la parenté la plus stricte étant le rapport de soi à soi. Une symbolique agissante des couleurs, des animaux, des sources et même du Livre opère une transgression religieuse qui se révèle initiatique. Les mouvements du désir et de la

## Avant-propos

censure se modèlent selon le rythme primitif des rites préchrétiens dans leurs transpositions chrétiennes.

Répondante de Blanca Arancibia, Maria-José Vazquez de Parga redéfinissait dans son ensemble le sacré présent dans *Anna, soror...* et complétait dans une direction davantage biblique ou médiévale l'inventaire de ses sources. Le sacré est à la fois redouté et désiré, il doit conduire au divin, il comporte des rites; la transgression appelle le sacrifice. Le mythe de la mort du Roi renversant l'ordre du monde se lit en transparence dans la mort de Valentine: une fois la pureté disparue, le chaos règne. Identiques et opposés, la source et le serpent jaillissent depuis Moïse. Le mythe des jumeaux et les énigmes alchimiques sous-tendent le développement de cet imaginaire.

### Un îlot sacré: le Moyen Age

Est-ce parce que toute histoire a son Moyen Age que Monique Lachet aura suivi dans "Notre-Dame des Hirondelles" la trace de Jacques de Voragine – *ad majorem Dei gloriam*? Car toute légende a sa rhétorique, tout sacré sa littérature. Je n'en ai que plus envie de poser à Mme Lachet une question rentrée ce jour-là : si "Notre-Dame des Hirondelles" réconcilie, comme elle dit fort justement, sacré antique et sacré chrétien, n'est-ce pas (en partie) par une dérobade, la religion de la nature n'étant ici que sourire, et les hirondelles, des nymphes singulièrement dénaturées? Auquel cas Marguerite ne serait pas une Madeleine : elle n'aurait versé qu'un peu d'eau de rose sur les plaies du crucifié. Pourtant, faisait remarquer je crois Mme Lachet, dans cette nouvelle si faiblement orientale, où la chambre des nymphes – la grotte matricielle –, se révèle bien vide, "tout se passe la nuit": n'est-on pas déjà en marche vers Mishima, vers le noir, vers l'obscur – comme le Baudelaire d'"Obsession": "Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!"?

### Lacunes et manquements. La compensation de l'Unique. Silences

Confessons publiquement nos lacunes.

Pour que ce colloque ne fût pas gravement incomplet, il eût fallu s'aventurer sur les voies encore mystérieuses pour nous, mais combien fréquentées par notre voyageuse, fût-ce sur le tard, du bouddhisme, du tantrisme, de la mystique tibétaine.

Ce profond dépaysement où les religions ésotériques de l'Orient entraînent aisément l'homme moderne, nous l'aurons goûté sans quitter la Grande-Grèce, par la grâce de Loredana Primozych et des sombres lumières que la tablette de Pétaïa, trois fois traduite par Yourcenar, miraculeusement pareille et néanmoins renouvelée en chacune de ces versions, nous a données sur l'orphisme. Le minutieux effort de datation des textes en cause et l'étude serrée des variantes et des symboliques qu'elles mettent en jeu révèlent, de la part de l'écrivain, un travail d'appropriation du modèle quelque peu désordonné, mais libre par là même, et d'autant plus significatif que cette inscription est de l'ordre du viatique et correspond à la première phase du voyage cathartique : la purification du mort dans les eaux de Mnémosyne et l'interdiction pour lui de boire aux eaux du Léthé sous peine de renaître – point où l'orphisme touche aux doctrines orientales de la réincarnation.

Mais il nous aura manqué la parole de celles qui nous ont offert leur présence ou leur absence, leur silence à défaut de leur science – celles que j'appellerai pour cette raison nos marranes : Madeleine Boussuges, qui était là pourtant, et dont le *Marguerite Yourcenar. Sage et mystique*<sup>[4]</sup>, s'il n'a pas toujours les rigueurs de l'Inquisition, pratique si généreusement la religion du cœur. Ou encore Renée Serrano, dont nous savons seulement qu'elle termine en Sorbonne une thèse sur Marguerite Yourcenar et le sacré, mais qui a préféré la retraite aux mondanités conviviales. N'était-ce pas à elle, en fin de compte, qu'il eût fallu confier cette synthèse dont, visiblement, je cherche à me débarrasser?

Ce mystérieux terme de marrane, c'est à Maria Cavazzuti que je le dois. De la communication qu'elle se défendait d'avoir toute prête, les débats nous auront du moins fourni, de l'attitude yourcenarienne devant le sacré, ce modèle possible où Zénon et le prier pourraient bien trouver à se confondre. Le marrane, au sens historique du terme, ne fait que passer dans *L'Œuvre au Noir*, le temps d'un "acte-de-foi", entendez : le temps d'une flambée (OR 689); mais Yourcenar prend soin de ne pas lui donner son nom. Arabe ou juif converti au christianisme, mais en apparence seulement, pour éviter la mort, et la souffrant parfois pour cette raison même, pratiquant les rites auxquels il ne croit pas pour cacher ce en quoi il croit, le marrane se tait lorsqu'il parle : ce qu'il croit peut croître dans le silence.

---

[4] Grenoble, Ed. des Cahiers de l'Alpe, 1987.

### *Avant-propos*

Taisons-nous donc. Que ce ne soit pas cependant sans nous tourner vers Léon Decleyre, notre Mécène, le plus fidèle de nos auditeurs, pour le remercier, ainsi que la Fondation Dialogues-Princesse de Mérode. Les lacunes mêmes de ce colloque l'auront certainement convaincu de la nécessité d'en organiser un autre.

Ni sans laisser parler, trouvé dans une crypte anonyme, un petit Yourcenar très certainement apocryphe:

Qui te dit que la paix de Dieu ne s'étend pas aussi aux participants de ce colloque, et sans en excepter les descendants des Crayencour?